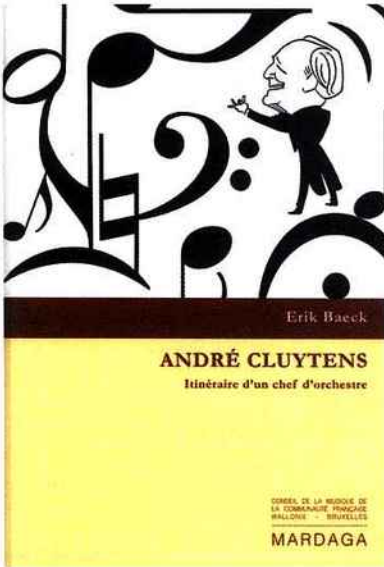


LE GUIDE LIVRES



**ANDRÉ CLUYTENS, ITINÉRAIRE D'UN CHEF D'ORCHESTRE**

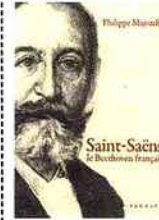
PAR ERIK BAECK  
*Mardaga, Wavre/Bruxelles. 416 p. 39 €*

Né belge puis naturalisé français, André Cluytens (1905-1967) fut longtemps, pour reprendre le titre d'un chapitre de cette impressionnante biographie, le « centre musical de la France ». Fils et petit-fils de chef d'orchestre, il débute, après quelques années à Anvers, comme chef lyrique à Toulouse, puis poursuit sa carrière à Vichy et à Lyon. Sous l'Occupation, il dirige la Société des Concerts du Conservatoire, qui sera longtemps « son » orchestre, et se produit à l'Opéra de Paris. En 1947, après quelques déboires consécutifs à la Libération, il devient directeur musical de l'Opéra-Comique, poste qu'il occupe jusqu'en 1953. Des années d'après-guerre à sa disparition prématurée, il est ainsi un acteur

omniprésent de la vie musicale française. Parallèlement, à partir de 1955, il étend son domaine à l'étranger; notamment avec l'Orchestre Philharmonique de Berlin, qui réalise sous sa direction sa première intégrale des *Symphonies* de Beethoven, trois ans avant Karajan. Indispensable auxiliaire de Wieland Wagner dans la consolidation du « Nouveau Bayreuth » (*Tannhäuser*, *Die Meistersinger von Nürnberg*, *Parsifal*, *Lohengrin*), il est réclamé partout dans le monde pour faire entendre une « certaine idée » de l'excellence française. Sa carrière discographique est également glorieuse. André Cluytens est le premier « millionnaire » du disque classique dans l'Hexagone, enregistrant presque tout le grand répertoire français de Berlioz à Poulenc, mais s'intéressant aussi aux tendances de la musique contemporaine que la révolution boulézienne tentera de faire oublier. Cette carrière à donner le tournis serait impossible aujourd'hui. Où trouver un chef acceptant de diriger, au cours de la même saison, une vingtaine de productions lyriques différentes dans le même théâtre ? La biographie d'Erik Baeck, chef d'orchestre et neurologue anversois, est d'une précision étonnante. L'auteur a compulsé les archives de toutes les institutions lyriques et symphoniques fréquentées par Cluytens. Il a consulté les critiques du monde entier, rencontré les membres de la famille... ce qui lui permet de publier des extraits de correspondances privées. On trouvera en annexe une centaine de pages recensant tous les concerts et représentations dirigés par le chef, avec les programmes et les distributions, ainsi qu'une discographie complète.

Ce travail à la fois colossal et passionnant, rédigé avec la plus grande objectivité, constituera désormais une pierre angulaire indispensable à tout travail de recherche sur la vie musicale en France – et accessoirement en Belgique – des années 1920 aux années 1960. En plus, il se dévore comme un roman !

Jacques Bonnaure



**SAINT-SAËNS, LE BEETHOVEN FRANÇAIS**

PAR PHILIPPE MAJORELLE  
*Atlantica-Séguier, Biarritz. 156 p. 18 €*

Retracer en si peu de pages la carrière exceptionnellement longue d'un artiste prolifique, surdoué et touche-à-tout (pianiste virtuose, compositeur, polygraphe) est une gageure, évidemment. Mais Philippe Majorolle, convaincu que l'auteur de *Samson et Dalila* n'occupe pas sa juste place dans l'estime des mélomanes, s'est d'abord efforcé de faire partager son enthousiasme, sans se lancer dans des recherches que d'autres ont faites de leur côté : l'épais *Camille Saint-Saëns* de Jean Gallois publié chez Mardaga (2004), et le maître livre qu'Yves Gérard nous promet depuis des années chez Fayard. Compositeur et critique musical, Philippe Majorolle excelle à résumer ce qu'on peut écrire d'une œuvre sans cuistrerie jargonante. De même pour la biographie dont il déroule le fil en parallèle à l'activité créatrice : l'essentiel est dit sans détours, sans extrapolations ni regard biaisé du biographe qui cajole sa petite vision.

Ainsi ce livre s'adresse en priorité au lecteur qui voudrait se faire une idée plus complète d'un compositeur dont quelques œuvres l'ont frappé ; c'est une première étape. Mais il rejoindra aussi tous ceux qui, familiers de tant de belles partitions, vocales et instrumentales, lyriques ou religieuses, auront plaisir à retrouver sous la plume d'un autre ce qu'ils auraient aimé exprimer eux-mêmes. Certes, la grandeur de Saint-Saëns n'a pas besoin d'un parallèle avec celle de Beethoven. Mais peut-on reprocher un excès d'enthousiasme s'agissant d'une vertu si rare ?

Gérard Condé

**REGARDS SUR DANIEL-LESUR**

SOUS LA DIRECTION DE CÉCILE AUZOLLE

Presses Universitaires de Paris-Sorbonne  
412 p. 30 €

Fruit d'un colloque de l'Université Paris-Sorbonne en février 2008, ce copieux recueil de communications sur papier glacé rend un juste hommage à un compositeur oublié du grand public au moment de sa disparition, en 2002, dans sa 94<sup>e</sup> année, mais dont la notoriété fut longtemps assez indiscutable pour qu'il finisse sa longue carrière dans l'habit vert d'un Immortel. Un de ses opéras au

moins, *Andrea del Sarto*, créé à Marseille en 1969, et qui connut alors plusieurs reprises, ainsi que des chœurs d'une belle sonorité (*Le Cantique des Cantiques* et *Le Cantique des Colonnes*) reparaitront nécessairement. On sera trop heureux, alors, que ce livre apporte son lot d'informations, même si c'est aux opéras suivants, *Ondine* (créée en 1982) d'après Giraudoux et *La Reine morte* (créée posthume en 2005) d'après Montherlant, qui ne se relèveront sans doute pas de leur échec, que sont consacrés des chapitres particuliers, fort intéressants du reste. L'inconfortable et crucial intérim confié à Daniel-Lesur à

l'Opéra de Paris, de mai 1971 à décembre 1972, avant l'arrivée de Rolf Liebermann, fait aussi l'objet d'un article d'autant plus précieux qu'on n'y a guère prêté assez d'attention. Le reste concerne des aspects aussi importants, mais non lyriques, de l'activité de Daniel-Lesur : organiste, pédagogue (il fut le maître de Maurice Ohana, notamment), auteur de musiques de films, homme de radio dont les *Nouvelles musicales* étaient très suivies et, plus encore, l'enquête *Pour*

*ou contre la musique moderne*, menée avec Bernard Gavoty, qui devint un livre assez peu favorable à l'avant-garde d'alors. Réactionnaire ? Certes non mais, en créant le groupe Jeune France en 1936 avec Jolivet, Baudrier et Messiaen, il entendait exalter la dimension spirituelle de la musique face aux dérives purement spéculatives : dans les années 1950, il ne pouvait pas rester coi et reçut sans doute plus de coups qu'il n'en donna.

Gérard Condé

